Chapitre 1

1961 - Septembre

Elena était assise sur son vélo, ses cheveux bruns ondulés virevoltaient au gré du vent. Un petit panier accroché à l'avant de son guidon, la demoiselle roulait prudemment, attentive à la circulation et aux piétons dans la ville bordelaise. Elle se dépêchait de se rendre à la petite épicerie pour sa mère, qui avait oublié quelques ingrédients pour le dîner de ce soir. Elle lui avait promis de faire vite et de ne pas flâner à la recherche de nouvelles lectures. La jeune femme ne pouvait s'empêcher de ralentir afin de profiter de l'odeur du pain chaud venant de la boulangerie de madame Perrin, une femme chaleureuse qui avait toujours un mot gentil pour Elena. Elle l'avait vue grandir, et gardait une certaine tendresse pour la jeune femme. Cette dernière avait décidé de s'arrêter dire bonjour à madame Perrin et lui prendre son fameux croissant aux amandes, un pur délice qu'elle n'avait jamais retrouvé ailleurs. Les gens arrivaient de différentes provinces pour goûter les succulentes pâtisseries que la vieille dame confectionnait.

Une rue plus loin se trouvait le magasin tendance de cette ville et Elena ne cessait de se délecter de la vision de ces beaux vêtements.

Mais ce qui faisait le charme de Bordeaux était son vieux port où étaient amarrés des dizaines de bateaux.

L'odeur de la mer se mélangeait à celle du poisson pêché le jour même. Le poissonnier avait un succès fou, et tous les matins, c'était la même rengaine, les Bordelais faisaient la queue pour avoir des produits frais.

Justement, en voyant au loin, de la rue, tout ce petit monde qui défilait, Elena soupira à l'idée de patienter pour être servie. Elle accéléra la cadence sur son vélo, espérant avoir la chance de trouver sur l'étal du poissonnier ce que lui avait demandé sa mère pour le repas de famille de ce soir. Ses grands-parents maternels arrivaient à la maison pour quelques jours de vacances. Cela faisait plus d'un an qu'elle ne les avait pas revus et elle était très excitée à l'idée de pouvoir passer du temps avec eux, de sentir l'odeur de la pipe sur les vêtements de son grand-père et le gâteau au citron que faisait sa grand-mère à longueur de temps.

Elena espérait pouvoir cuisiner avec elle et profiter de ses nombreux conseils.

Elle allait tourner à gauche en direction de l'épicerie, quand un jeune homme au béret bleu marine la bouscula.

Elle perdit l'équilibre et tomba fesses les premières au sol. Son vélo chuta.

L'homme au béret lui tendit sa main, qu'elle saisit.

— Ça va, mademoiselle ? Vous ne vous êtes pas trop fait mal ?

Elle se releva, en se frottant les fesses d'une main, afin d'estomper la douleur. L'homme redressa le vélo qu'il posa contre le mur et rattacha le panier.

— Ça va. Juste mal au derrière. Mais vous auriez pu regarder devant vous, cela m'aurait évité de tomber.

— Je suis désolé. J'étais absorbé par mes pensées et je n'ai relevé la tête que trop tard. Je n'ai pas pu vous esquiver. Pour me faire pardonner, accepteriez-vous de venir boire un café avec moi ?

— Je suis pressée et de toute manière je ne vais pas boire un café avec un inconnu.

— Laissez-moi me présenter. Je m'appelle Victor Lambert. Et vous ?

— Mademoiselle Elena Chevalier.

Ils se serrèrent la main.

— Vous voyez, nous ne sommes plus des inconnus. Alors, qu'en dites-vous ?

Elena rougit. Gênée, elle ne savait plus où se mettre. Il lui plaisait et le trouvait beau garçon. Mais malheureusement, elle ne pouvait pas accepter sa proposition, elle devait rentrer au plus vite chez sa mère.

— Je... je... Je ne vais pas pouvoir rester. Ma mère m'attend et je dois rentrer avec les provisions qu'elle m'a demandées. J'espère vous recroiser bientôt.

— Je... Moi aussi. À bientôt.

Elle regarda Victor s'éloigner et rentrer dans une boutique de cordonnerie. Elle se gratta la tête, ne sachant que penser.

L'avait-il invitée pour une relation amicale ou souhaitait-il plus ?

Elle ne pouvait résister à son costume pantalon et la petite veste qui était raccord, qui le rendait classe. Un long manteau en laine et des mocassins finissaient l'ensemble. Le béret était la touche originale. Classe, mais décalé. Cet homme ne rentrait dans aucune case définie, c'est ce qui lui plaisait.

Mais quelle idiotie ! Rougir devant un jeune homme que je ne connais même pas. Et quel prétentieux, il est. Il pense que je vais tomber dans ses bras, sans le connaître un minimum et sans discuter avec lui. Quel malotru !

Elle vérifia que son vélo n'avait rien. Après en avoir fait le tour, elle le laissa sur place, prit son panier et rentra dans l'épicerie.

Quand elle eut fini, elle fit demi-tour et retourna chez le poissonnier. Une vingtaine de personnes attendaient leur tour. Elle descendit de sa bicyclette et prit son mal en patience en faisant la queue comme tout le monde.

Elle maugréa.

J'espère que maman ne va pas s'impatienter.

Elle ferma un peu plus son gilet contre sa poitrine. Un petit vent frais apparut, couplé aux abords de mer où il faisait toujours plus frais, tout d'un coup elle eut froid, malgré les 15 degrés de cette belle journée ensoleillée.

Elle était pressée de rentrer.

Une demi-heure plus tard, son panier était rempli de plusieurs victuailles diverses et variées, elle pouvait enfin regagner son domicile, sa mère serait rassurée de la voir enfin.

Elle rangea sa bicyclette dans le garage, et poussa la porte de la cuisine où sa mère écoutait les informations à la radio. Elle se tournait vers sa fille quand elle entendit la porte grincer.

Une pointe de soulagement passa dans ses yeux.

— Ah, enfin, je suis heureuse que tu rentres, Elena. Tu as encore traîné dans la librairie avant de revenir ?

— Non, maman, un jeune homme m'a fait tomber de ma bicyclette et nous avons discuté quelques minutes ensemble. Revenant de l'épicerie, je suis passée chez le poissonnier où j'ai attendu une demi-heure avant d'être servie. Je t'aide à ranger les courses et je vais me changer pour aller à la boutique. N'oublie pas que je travaille cet après-midi et que je serai rentrée pour le repas avec grand-père et grand-mère.

— Non, je n'ai pas oublié, ma puce. Il s'est excusé au moins ?

Elle ne put retenir un rire nerveux.

— Oui, maman, ne t'inquiète pas. Il s'est même présenté sous le nom de Victor Lambert, mais moi je préfère l'appeler l'homme au béret, puisqu'il portait un béret bleu.

— Tiens, original.

— Oui, très. Il m'a même proposé de venir boire un café avec lui, mais j'ai décliné l'invitation.

— Et pourquoi cela, ma chère fille ? Tu n'as pas d'amis, tu restes toujours enfermée dans tes bouquins quand tu ne travailles pas comme couturière. Ça t'aurait permis de sortir un petit peu.

— Mais, maman, je suis bien ainsi. La lecture me fait voyager dans plusieurs univers. Tu devrais essayer. Et puis comme tu m'as appris, je ne sors pas avec des inconnus.

Blanche ne comprenait pas la passion dévorante de sa fille pour les livres.

Elle ne put contenir un nouveau rire face à la répartie de sa fille.

— Mais cette phrase était seulement lorsque tu étais plus petite. Maintenant, il y a prescription. Ne te cherche pas d'excuses. Je suis sûre que c'était un beau jeune homme. Je me trompe ?

La femme eut un sourire bienveillant pour sa fille, la voyant rougir, elle n'eut pas besoin de réponse pour comprendre son refus.

— Je ne sais pas, je n'ai pas eu le temps de le regarder. J'avais trop mal aux fesses.

— J'arrête de t'embêter. Va te changer et laisse-moi ranger les courses.

Elena courut dans les escaliers jusqu'à sa chambre pour se changer.

Cette dernière porta une combipantalon rouge et embarqua avec elle le petit tablier qu'elle n'aurait plus qu'à nouer autour de ses hanches, le moment venu. Ce dernier était très utile avec sa petite poche devant où elle pouvait ranger tout plein de petites choses comme des aiguilles ou du fil à coudre. Elle redescendit 4 à 4 les escaliers, et posa un bisou sur la joue de sa mère.

— À ce soir, maman.

— À ce soir, ma puce. Attention sur la route.

La porte claqua avant qu'Elena puisse entendre la fin de la phrase de sa mère. Elle enfourcha son vélo et pédala tranquillement jusque chez sa patronne.

Elena était dans l'arrière-boutique en train d'ouvrager sur un tissu de soie pour une personne fortunée. Elle était très rigoureuse dans son travail, n'ayant pas le droit à l'erreur avec ce gros client, alors elle prit son temps afin de rendre un travail aussi parfait que possible. Sa patronne était partie racheter des rouleaux de tissu. Elle n'en avait pas pour longtemps.

La jeune femme avait l'habitude de rester seule, sa patronne lui faisait entièrement confiance. Elena avait presque fini la robe, lorsque la petite cloche de la porte d'entrée tinta. Déposant ce qu'elle était en train de faire, elle alla voir qui était le nouveau venu et ce dont il avait besoin. Passant derrière le comptoir, elle s'aperçut que le jeune homme au béret était face à elle.

Ses joues prirent une belle teinte rosée.

— Oh ! C'est vous.

— Oui, répondit-il d'un sourire charmeur. Je ne savais pas que vous travailliez ici. Ça fait longtemps ?

— Oui. Depuis plus d'un an. Habituellement, c'est ma patronne qui sert les clients pendant que je couds dans l'arrière-boutique. Mais, étant absente pour le moment, c'est moi qui prends le relais. Que puis-je faire pour vous, monsieur Lambert ?

— Oh, appelez-moi Victor. Puis-je vous appeler Elena ?

— Oui, si vous voulez.

— Je viens de la part de mon patron pour du fil de Ligneul.¹

— Ah oui, je vois de quoi vous parlez. Ma patronne m'a dit que quelqu'un devait passer récupérer la commande. Je vais vous chercher ça tout de suite.

Elle fila ni une ni deux dans l'arrière-boutique pour retrouver le carton que Victor venait chercher.

Elle revint dans la pièce et le lui tendit. Il le déposa à ses pieds et prit la parole.

— Ce n'est pas une coïncidence si c'est la seconde fois que je vous croise dans la même journée. Je ne peux pas m'empêcher de vous regarder attentivement et de me dire à quel point vous êtes jolie, mademoiselle. Je suis tombé sous votre charme, à la seconde où mon regard a croisé le vôtre. Je voudrais vous inviter à pique-niquer au bord du lac, profiter du cadre de la nature. Est-ce que cela vous dirait ? On pourrait discuter et apprendre à se connaître tranquillement.

Elena en avait très envie. D'une part, parce qu'elle voyait qu'il était sincère et d'autre part, parce qu'elle sentait au fond qu'il pourrait lui apporter des choses et discuter sans langue de bois avec lui.

¹ (Gros fil de lin, enduit de poix, utilisé par les cordonniers.)

Elle inspira profondément et, avant de changer d'avis, accepta sa proposition.

— Dimanche midi, est-ce que cela vous irait ?

— Avec grand plaisir, Victor.

Elle cacha ses mains derrière son dos pour qu'il n'aperçoive pas ses tremblements. Elle était tellement enchantée par ce rendez-vous qu'elle devait se retenir de lui sauter au cou.

— Alors, je vous dis à dimanche, au lac d'Hortens. Je vous laisserai le soin de prendre une couverture, et moi je m'occuperai du pique-nique.

— Avec plaisir.

— À dimanche, belle demoiselle, chanta-t-il en lui faisant un clin d'œil.

Quand la porte fut fermée, elle pouvait enfin respirer normalement et poser ses mains tremblantes sur le comptoir.

Qu'est-ce qui lui avait pris d'accepter ?

Elle le connaissait à peine !

Profitant du calme relaxant et tranquille du lieu, Elena décida d'attendre Victor en commençant une séance de méditation. Elle enleva ses chaussures et croisa les genoux. Elle ferma les yeux et se concentra sur sa respiration. Plus rien n'existait autour d'elle. Elle écoutait les oiseaux, prêtant attention à tous les bruits.

Plouf, un poisson venait de faire un saut dans l'eau. Les mouches virevoltaient autour d'elle, les roseaux à plumes remuèrent au gré du vent. La brise lui donna des frissons et souleva quelque peu sa robe. Les rayons lumineux du soleil vinrent caresser chaleureusement son visage.

Elle se sentait apaisée et aurait voulu que ces quelques minutes de béatitude deviennent des heures. Elle ne faisait qu'un avec la nature.

Elle rouvrit doucement les paupières. Des libellules tournoyaient au-dessus de l'eau, faisant des vagues à la surface.

Victor arriva au point de rendez-vous.

Elena, coquette comme à son habitude, l'attendait sagement, assise sur un banc. Elle fixait un point à l'horizon. Victor lui avait donné rendez-vous dans un coin de nature au bord d'un lac, où l'on pouvait apercevoir au loin les Pyrénées. Cet endroit n'avait pas son pareil pour séduire n'importe qui. Et c'est ce qu'il essayait de faire avec cette jeune femme, la séduire. Il arriva silencieusement, comme un félin.

Tellement plongée dans ses pensées, il ne voulait pas l'effrayer. Il s'était arrêté à cinq mètres, sans qu'elle remarque sa présence. Obligé de se racler la gorge, pour qu'enfin, Elena daigne tourner la tête. Un grand sourire sincère naissait sur son visage. Elle était heureuse de le revoir.

Spontanément, elle se leva pour se jeter dans ses bras.

Il eut juste le temps de poser son panier de pique-nique en osier à terre, qu'elle venait se réfugier dans ses bras. Il ne la connaissait que très peu, mais il était déjà tombé sous son charme. Il adorait l'odeur de sa peau qui sentait le bébé. Il aimait la voir les cheveux aussi bien détachés comme attachés en un chignon rockabilly rétro. Elle s'habillait élégamment, en combipantalon, ou en veste et jupe tailleur. Elle dégageait de la bienveillance et de la douceur. Par son mètre soixante, elle avait l'air, en apparence, d'une petite chose fragile. Il ne fallait pas s'y tromper. Elena savait ce qu'elle voulait, ayant son petit caractère. Victor aimait ça.

Il préférait une femme qui réfléchissait par elle-même, plutôt qu'un petit mouton, qui suivait tout le monde, sans opinion. Il vint poser un baiser chaste sur son front.

Ils profitèrent du paysage tout en mangeant ce que Victor avait préparé. Il y avait le choix : salade de riz, salade de pâtes, tarte salée, et en dessert il n'avait pas fait les choses à moitié non plus, puisqu'il avait rapporté un morceau de gâteau au chocolat et une tarte aux fruits.

Ils avaient décidé de faire le tour du lac après manger pour aller caresser les chevaux qui se

repaissaient tranquillement autour du lac. Des collines et des sapins étaient présents à perte de vue, ce qui rendait l'endroit magnifique. Plus loin, une écurie était ouverte où un sifflement sortait. Un homme était occupé à nettoyer l'enclos pour les chevaux.

Ils étaient seuls, dans le calme le plus total, et profitaient du silence. C'était tellement apaisant de se retrouver en pleine nature, loin de la ville.

Une fois le repas fini, ils rangèrent le tout et déposèrent une couverture par-dessus, puis marchèrent en prenant leur temps afin de profiter de tout ce qu'il y avait autour d'eux.

— Tu m'as dit la dernière fois que tu vis toujours chez ta mère. Ton père n'est plus là ? As-tu des frères et sœurs ? demanda Victor.

— Oh, on passe au tutoiement ? lança-t-elle d'un ton enjoué.

— Si cela ne te gêne pas, oui.

— Du tout. Et pour répondre à ta question, je suis fille unique. Et, non, mon père n'est plus de ce monde puisqu'il est mort à la guerre de Corée. C'est ma mère qui m'a élevée toute seule en faisant face à son deuil. Une femme très courageuse, qui ne parle jamais de son mari. Je n'ai jamais osé poser de questions sur lui, je sais que ce sujet est encore sensible aujourd'hui, et je pense qu'elle a assez subi. Je ne veux pas la rendre triste avec mes questions. Je sais juste que c'était un homme brave et courageux. Ça a été un déchirement quand il a dû partir alors que sa femme était enceinte. Il pensait qu'il serait revenu pour ma naissance, que la guerre ne durerait pas. Et quand des militaires ont sonné à la porte ce jour-là, ils n'ont rien eu besoin de dire. Ma mère savait déjà. Mon père me manque chaque jour qui passe, même si je ne l'ai pas connu. Il manque une présence dans cette maison qui ne pourra jamais être remplacée.

Elle prit conscience qu'elle pleurait, seulement quand Victor vint sécher ses larmes du bout du pouce.

— Je suis désolée, je n'ai pourtant pas l'habitude de pleurer devant quelqu'un.

— Tu as le droit de pleurer, tu sais. Il n'y a aucune honte. Je ressens toute ta douleur quand tu en parles, ta plaie n'est toujours pas refermée. Moi aussi, j'ai perdu mon père. Il est parti également à la guerre de Corée, il n'est jamais revenu. Je connais ta douleur, ton désespoir. Nos mères sont des femmes très courageuses. Allez, viens, allons voir les chevaux. Ça te remontera le moral. Les animaux ont cette tendance à nous faire du bien, à sécher nos larmes et calmer notre chagrin.

Victor lui prit la main et Elena le suivit. Deux chevaux étaient en train de manger. L'un avait une belle robe noire, l'autre était tout blanc tacheté de gris.

— Wahou, ils sont magnifiques, dit Elena, impressionnée.

Les deux destriers hennirent à l'unisson en la regardant comme s'ils leur répondirent.

Les bêtes s'approchèrent, et Elena et Victor caressèrent leur encolure.

Le cheval à la robe noire la bouscula et s'esclaffa. Il baissa la tête pour la regarder dans les yeux et elle en profita pour faire de même.

Une connexion débuta entre eux. Comme s'il pouvait se parler silencieusement. Victor s'éloigna de quelques pas, les laissant en harmonie, et flatta le second tranquillement dans son coin.

Pendant ce temps, Elena caressa le canasson sur le chanfrein. La bête se rapprocha et la jeune femme se prit au jeu, l'entoura de ses bras. Plus rien n'existait. Elle faisait abstraction de tout ce qu'il y avait autour et profita de ce moment de béatitude avec lui. Après des minutes qui semblaient avoir duré des heures, elle fit un pas en arrière et lâcha, à contre-cœur, l'animal. Il était temps de rentrer. Avec toutes les difficultés de s'en aller, elle déposa un dernier baiser. Elle aurait voulu rester encore un très long moment avec lui, mais elle devait rentrer. L'équidé lui fit une dernière petite bousculade de la tête et repartit manger de l'herbe avec son compagnon.

Victor la rejoignit en lui demandant si elle allait mieux.

— Je ne pourrais te l'expliquer. Moi-même je ne comprends pas vraiment ce qu'il vient de se passer. Comme si le cheval avait compris et m'avait donné tout son amour et le courage nécessaire pour faire face à ma tristesse. Je me sens vide. Comme s'il m'avait aspiré toutes les ondes négatives et insufflé du positif. C'est juste magnifique. Je suis tout émue. Je n'aurais pu imaginer passer un moment pareil et que cela pouvait exister. Je ne pourrai jamais assez te remercier. Je reviendrai les

voir dès que possible.

— Je comprends ce que tu ressens. J'ai déjà vécu ce genre de choses. Être en harmonie, en osmose. C'est quelque chose d'indescriptible.

Je suis très heureux que tu ressortes de ce moment plus apaisée.

— Merci pour ce moment hors du temps que tu as partagé avec moi.

Elle se tourna vers les chevaux et les regarda avec amour.

— J'espère pouvoir monter sur l'un d'eux, un jour. Et ne faire qu'un.

— On peut toujours se renseigner pour savoir qui est le propriétaire et lui demander. Peut-être qu'il acceptera.

Elle haussa les épaules.

— Peut-être. Va savoir.

Pour elle, ce n'était qu'un rêve. Un rêve irréalisable.

Mais Victor n'avait pas prononcé ces phrases dans le vent.

Il voyait à quel point elle en avait envie, alors pourquoi ne pas rendre ce rêve réalisable...